

*Le tourment
de la guerre*

Le Tourment de la guerre se prolonge sur le site
www.editions-iconoclaste.fr

© Éditions de l'Iconoclaste, Paris, 2016
Tous droits réservés pour tous pays.

Éditions de l'Iconoclaste
27, rue Jacob 75006 Paris
Tél. : 01 42 17 47 80
iconoclaste@editions-iconoclaste.fr

*Jean-Claude
Guillebaud
Le tourment
de la guerre*



Une époque, d'une brutalité dont
nous ne pouvons nous faire aucune
idée, est en marche.

Ernst Jünger¹

1 — Préface à la cinquième édition d'*Orages d'acier* (1920).

À mon père,
Pour René Girard et Benoît Chantre.

1

J'avais trois ans

IL FAUT PARFOIS UNE VIE ENTIÈRE POUR COMPRENDRE — vraiment — ce que l'on savait depuis toujours. Je me souviens maintenant. J'avais trois ans. Ma grand-mère paternelle, agricultrice charentaise à qui l'on m'avait confié, me fit grimper sur une chaise de la cuisine pour que je regarde de plus près le sous-verre accroché au mur, et qui m'intriguait. Je l'ai aujourd'hui dans mon bureau.

Datée du 14 mai 1917, la proclamation en noir et blanc montre une Marianne ailée, coiffée d'une couronne de laurier. Elle lève les bras, dont l'un brandit une palme sur fond de poilus casqués, baïonnettes au canon. Le texte est une « citation à l'ordre de la IV^e armée » du lieutenant Guillebaud, Georges, Jean, du 108^e régiment d'infanterie. Il y est qualifié de « Commandant de compagnie plein d'entrain et d'ardeur ».

Sur le buffet de la salle à manger, ma grand-mère exposait un autre trophée concernant son fils : un petit cadre en cuivre contenant une photo de mon père tout juste décoré, à vingt et un ans, de la Légion d'honneur. Lui

aussi est toujours dans mon bureau. De part et d'autre sont épinglées deux mèches de cheveux tirant sur le blond. Un autre cadre, du même modèle, montre une photo sépia de l'arrière-grand-père, décoré de la médaille militaire de Napoléon III, durant la guerre de 1870. Rien d'original dans tout cela. D'innombrables familles françaises vivaient ainsi avec une mémoire de la guerre, qui faisait, si l'on peut dire, *partie des meubles*. La guerre était, comme l'hiver : une (rude) saison qu'il fallait endurer, en attendant le retour de la paix, comme revient le printemps.

Ma grand-mère fut de ces femmes qui, pendant toute la Grande Guerre, surent remplacer les hommes, prendre en main les travaux de la ferme d'une société encore rurale. Elles surent tout aussi bien travailler en usine, assurer la cohésion d'une collectivité en danger, survivre parfois dans les ruines, veiller à la continuité de l'école. J'ai compris très tôt que la guerre, de façon ostensible, était une « affaire d'hommes », *mais que les femmes y tenaient — toujours — un rôle peut-être plus discret mais central*.

Dans mon adolescence, j'ai appris que mon père, saint-cyrien de vingt ans, nommé sous-lieutenant à titre provisoire en 1914, avait survécu à une hécatombe de jeunes officiers puisque, sur les sept cent soixante-cinq élèves de la promotion « La Grande Revanche », quatre cent soixante-trois (plus de la moitié) furent tués au front. En dépit de cela, je n'ai jamais entendu mon père évoquer la Grande Guerre comme une boucherie infernale, et cela jusqu'à sa mort, en 1973. Il venait d'un monde

que rythmait depuis des siècles l'alternance « cosmique » de la guerre et de la paix. Nous avons perdu cette accoutumance et désappris ce fatalisme.

Après sa mort, j'ai retrouvé des notes écrites par lui sur ce qu'il appelait « ma carrière ». Je les ai saisies sur mon ordinateur en y incluant les rares photos correspondantes. Pour ce faire, j'ai dû déchiffrer — parfois avec difficulté — un texte sans états d'âme. Mon père y raconte sa mobilisation d'août 1914 dans les rues d'Angoulême, en insistant sur la gaieté générale, et la sienne propre. L'année de ses vingt ans ! « Habillés en soldats avec deux autres camarades, écrit-il, nous avons l'impression que tout le monde nous regardait. C'était de la fierté et de la joie. » Contrairement à ce qu'on pourrait penser, cette joie ne fut pas limitée au moment fugace de la mobilisation d'août 1914, quand chacun croyait encore que la guerre serait « courte, fraîche et joyeuse ».

En janvier 1916, après les très violents combats dans la région de Neuville-Saint-Vaast, dans l'Artois, combats qui avaient valu plusieurs dizaines de « pertes » au 108^e d'infanterie, le jeune sous-lieutenant Guillebaud fut décoré de la Légion d'honneur et envoyé en permission. Il évoque ainsi l'épisode : « J'arrivai le 24 janvier, à quatre heures du matin, en gare d'Angoulême où ma chère maman m'attendait. J'avais envoyé un télégramme de Paris. Elle fondit en larmes, la pauvre femme, en apercevant cette Légion d'honneur. Ce fut un des plus beaux jours de ma carrière, je dirais même de ma vie. »

Les « pertes » et les « trente cadavres qui gisaient sur les pentes » étaient derrière lui.



Sans vraiment m'en rendre compte, j'ai intériorisé très tôt cette familiarité taiseuse avec la guerre. Elle m'habite ainsi depuis longtemps, mais de manière ambiguë. C'est plutôt le « tourment de la guerre » qui occupe mes pensées. La chose est facile à comprendre. Fils tardif d'un général (mon père avait cinquante ans à ma naissance), j'ai appartenu à une génération résolument antimilitariste. L'idée ne m'a jamais effleuré de devenir un « fanamili », pour parler l'argot militaire, et encore moins de préparer Saint-Cyr comme l'aurait souhaité mon père. En tant que lycéen, étudiant et citoyen français, puis soixante-huitard, je n'ai vécu, et de loin, que les « sales guerres » (Indochine, Algérie, Madagascar, etc.). Pour ma génération, la question n'était pas de se préparer à la guerre mais d'en refuser la folie (nous disions « la bêtise »). J'ai mis longtemps à me libérer de cet antimilitarisme générationnel. Malgré cela, le tourment originel se ramène toujours, pour moi, à une question obsédante : comment contenir la guerre, la limiter, en restreindre la sauvagerie ?

Devenu reporter de guerre pendant vingt-six années — du Biafra en 1968 à l'ex-Yougoslavie en 1994, en passant par le Proche-Orient et l'extrême Asie — j'ai appris chemin faisant qu'aucune question politique n'était plus sérieuse que celle de la guerre et, par extension, de la violence. Toute société, sous toutes les latitudes et à toutes les époques, porte en elle une violence prête à sourdre. C'est elle qu'il s'agit de tenir en respect, génération après

génération, année après année, et sans baisser la garde. De la même façon, n'importe quel individu abrite dans ses tréfonds une folie prête à tuer. La philosophe Simone Weil le dit fort bien dans ses *Réflexions sur la Barbarie* (1939) : « Il faut regarder en face les monstres qui sont en nous. »

Depuis lors, j'essaie d'apprendre, sur le terrain et dans les livres, comment les hommes s'y prennent, au moins depuis Thucydide, pour « civiliser la guerre » et apprivoiser son épouvante. Ils ont tenté de le faire, au cours des siècles, avec des réussites variables selon les époques. Contenir la guerre est une tâche infinie qui ressemble à celle de Sisyphe roulant son rocher. Elle est toujours à reprendre, à recommencer, à réinventer. De la guerre en dentelles aux férocités des XVIII^e et XX^e siècles, de la bataille des princes — codifiée et limitée — à l'affrontement des peuples, l'histoire humaine balance entre des phases où la guerre est plus ou moins *contenue* et des moments sauvages où, pour reprendre l'expression du général et théoricien prussien Carl von Clausewitz (1780-1831), une mécanique infernale conduit chacun à « monter aux extrêmes ».

Si je cite Thucydide (V^e siècle avant J.-C.), cet extraordinaire historien de *La Guerre du Péloponnèse*, c'est qu'il décrit une époque d'une intense brutalité. Plusieurs spécialistes de la stratégie notent que les Grecs de ce temps furent les « inventeurs de la guerre frontale », du combat sans retenue, et que, pendant des siècles, leur férocité belliqueuse — surtout celle des Athéniens — influença

l'Occident tout entier¹. On peut dire la même chose de la violence des guerres romaines. Pour les Romains, le massacre des vaincus et la vente des survivants comme esclaves étaient la règle. Au 1^{er} siècle avant J.-C. Sylla fit massacrer sur le Champ de Mars quatre mille prisonniers samnites, et, dans la colonie grecque de Rhegium (Reggio de Calabre), la population entière fut passée au fil de l'épée.

À l'inverse, en dépit de quelques grandes batailles célèbres, le Moyen Âge européen fut plutôt une (longue) période de guerres limitées et encadrées. La guerre, alors, y « est perçue comme une calamité, chacun en convient, mais elle est *dans l'ordre des choses* ». Elle est d'ailleurs « d'autant plus limitée qu'elle se conduit souvent avec de petits effectifs, et à certains moments de l'année² ».



Quand on parle de la guerre comme d'une « calamité » dans l'ordre des choses, je comprends mieux, rétrospectivement, ce qu'était l'état d'esprit de mon père et de mes grands-parents. Au 19^e siècle, la petite paysannerie française dont venait ma famille avait encore une approche comparable à celle qui gouverna la plus grande partie du Moyen Âge. Jusqu'au 18^e siècle, l'encadrement des combats fut — y compris par l'Église, j'y reviendrai — si

1 — Je pense notamment à l'historien britannique John Keegan (1934-2012), auteur d'une magistrale *Histoire de la guerre du néolithique au 21^e siècle*. Dernière réédition de la version française de ce livre, Perrin, 2014.

2 — Philippe Contamine, in *La Guerre. Des origines à nos jours*, éditions Sciences humaines, 2014, pp. 76, 77.

pointilleux qu'on pu parler de « guerre en dentelles ». Les incessantes disputes de princes ne concernaient pas le citoyen. Elles étaient menées par des soldats de métier, voire des mercenaires, dont l'entretien coûtait cher. Il s'agissait donc d'économiser les effectifs. Les chefs de guerre rivaux convenaient ordinairement du lieu et du jour de la bataille. Ils s'accordaient parfois sur le choix des armes. L'historien français de la Révolution Albert Soboul (1914-1982) a pu écrire que cette guerre-là était si peu « totale » qu'elle s'apparentait à un « macabre jeu d'échecs ».

Et puis, comme saute un fusible, ces longues périodes de guerre limitée furent interrompues par des intervalles de violence furieuse, durant lesquels toute limitation se trouvait abolie. On s'approchait alors de la pure férocité. Ce fut le cas pour les guerres de Religions du xvi^e siècle, qui virent s'affronter catholiques et protestants avec une rage sans précédent. Cet intermède abominable, incluant le massacre de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572 (de dix à trente mille morts dans toute la France), a marqué si fort la mémoire française qu'on oublie généralement sa (relative) brièveté temporelle.

Les huit guerres de Religions se succèdent de 1562 à 1598, soit trente-cinq années au total, mais interrompues par de longues périodes d'accalmie. C'est à la fois très long, eu égard à l'horreur des événements, et très court, si on rapporte cela à la phase historique qui va du Moyen Âge à la fin du xviii^e siècle.

À partir de 1772, toutefois, on commence à pressentir qu'un énorme changement est amorcé. Cette année-là,

paraît à Londres le livre d'Hippolyte de Guibert, un jeune auteur de vingt-neuf ans, surdoué et adulé (notamment par Voltaire) : *Essai général de tactique*. Il y annonce la fin de la « guerre courtoise » au profit de la « guerre républicaine » qui, elle, n'opposera plus des princes mais des peuples entiers. Ce livre prémonitoire survient soixante années avant celui de Clausewitz, *De la guerre*, publié posthument par sa veuve en 1832. Clausewitz reprendra fortement les analyses de Guibert et lui ravira une part de sa célébrité. Napoléon aussi lisait attentivement l'*Essai général de tactique*.

Dans les années qui suivent 1772, l'ouvrage de Guibert connaît un succès considérable, mais provoque la colère de la noblesse, qui l'accuse de trahison puisqu'il annonce la fin de son « monopole » sur la guerre. Au moment des états généraux de 1789, Guibert tente de se présenter pour la noblesse au bailliage de Bourges, mais il est hué et chassé de la salle des séances. La Cour l'oblige bientôt à démissionner de son poste au Conseil de l'administration de la guerre, et il meurt de chagrin en 1790, à l'âge de quarante-sept ans. L'historien français Jean Tulard, spécialiste de Napoléon, rend un hommage appuyé à Guibert : « Ce témoin de son temps, qui prédit l'avènement des armées nationales et le conflit entre la bourgeoisie et le prolétariat, fut plus qu'un simple écrivain militaire. On peut le considérer comme l'un des prophètes de la Révolution¹. »

1 — Note de l'*Encyclopédie Universalis*.



Notons pourtant, pour tempérer l'enthousiasme de Tulard, qu'au sujet de ce grand basculement de la guerre dans une autre logique Guibert était tout à la fois séduit et profondément inquiet. On verra qu'il y avait de quoi... Certains de ses textes tardifs permettent de comprendre la nature de ses appréhensions.

Tout changera de face

« Quand les nations elles-mêmes prendront part à la guerre tout changera de face ; les habitants d'un pays devenant soldats, on les traitera comme ennemis, la crainte de les avoir contre soi, l'inquiétude de les laisser derrière soi, les fera détruire. Ah ! C'était une heureuse invention que ce bel art, ce beau système de [la] guerre [des princes] qui ne mettait en action qu'une certaine quantité de forces consacrées à vider la querelle des nations, et qui laissait en paix tout le reste, qui suppléait le nombre par la discipline, balançait les succès par la science et plaçait sans cesse des idées d'ordre et de conservation au milieu de cruelles nécessités que la guerre entraînait. »

Hippolyte de Guibert (1790), *Écrits militaires*, Copernic, collection « Nation armée », 1976.

Les années qui suivent la Révolution de 1789 voient en effet la guerre changer, presque instantanément, de nature. C'est la nation, cette fois, qui prend les armes. Les levées en masse de l'an II, l'ardeur des citoyens, la

radicalité « patriotique » des affrontements durcissent de façon définitive la violence des batailles. Celle de Valmy, en 1792, reste l'archétype de cette métamorphose avec la victoire inattendue des citoyens mobilisés — en l'occurrence des Marseillais — sur les soldats de métier du duc de Brunswick, qui doivent battre en retraite. Goethe dira de la bataille de Valmy qu'elle ouvre « une ère nouvelle dans l'histoire du monde ».

Moins connues que Valmy, les autres batailles de ces mêmes années voient pareillement les citoyens français en armes l'emporter sur les bataillons aguerris des princes étrangers. Je pense à celles de Jemmapes (6 novembre 1792), de Wattignies (15 et 16 octobre 1793), de Hondschoote (8 septembre 1793)... Tout change en effet. « Les républicains sont ardents et prosélytes. Surtout, ils sont nombreux. La levée en masse, puis la conscription tirent d'une réserve pratiquement inépuisable des effectifs sans rapports avec les maigres armées traditionnelles¹. »

Le journaliste et propagandiste contre-révolutionnaire Jacques Mallet du Pan écrira même, avec dédain, que « les plans de tactique sont en pure perte contre ce ramas immense et ce débordement tumultueux ». L'avenir donnera raison à Goethe. La guerre en particulier et la violence en général entrent bien dans une « ère nouvelle ». Ce sera celle des tueries qui annoncent et préparent les hécatombes du xx^e siècle, en particulier celles de la Grande Guerre de 1914-1918.

1 — Roger Caillois, *Bellone ou la pente de la guerre* [1963], Flammarion, « Champs-Essais », 2012, p. 56. C'est également à Caillois que j'emprunte la citation de Mallet du Pan.



Entre-temps prendra place la fascinante — et sanglante — épopée napoléonienne de 1802 à 1815. Elle fera la jonction entre les deux âges de la guerre puisqu'elle appartient aux deux à la fois : celui des princes et celui des citoyens. Je pense surtout aux six mois de la campagne de Russie — du 24 juin au 5 décembre 1812 —, et notamment à la bataille de Borodino. Voilà des années que cette « effroyable tragédie » me captive¹. De Kaugnas à Vilnius, de Vitebsk à Smolensk, et de Borodino à Moscou, j'ai repris plusieurs fois l'itinéraire de ce désastre. J'y reviendrai, comme je reviendrai sur certains aspects des guerres contemporaines que j'ai dû couvrir pour le compte de *Sud Ouest*, du *Monde* puis du *Nouvel Observateur*.

La campagne de 1812, que les Russes baptisent « la Première Guerre patriotique² », appartient bien aux deux périodes historiques à la fois. Par l'attachement de Napoléon à son empire, aux fastes de « sa » noblesse et aux manières chevaleresques qu'il affectionne, elle renoue avec l'ancienne guerre des princes. À Smolensk, par exemple — où s'est déroulé les 16 et 17 août 1812 une bataille meurtrière —, je me suis rendu fin 2014. J'ai découvert la tombe du général russe Anton Antonovich Scalon, que Napoléon fit enterrer, en sa présence, avec

1 — Je reprends ici le titre de l'excellent livre de Marie-Pierre Rey, *L'Effroyable Tragédie : une nouvelle histoire de la campagne de Russie*, Flammarion, 2012 et « Champs-Histoire », 2014.

2 — Elle précède, dans l'histoire russe, la « Grande Guerre patriotique » qui, de 1941 à 1945, oppose l'armée Rouge aux divisions de Hitler.

les honneurs militaires. Le brigadier-général Scalon commandait trois régiments de dragons russes. Il est mort en défendant la banlieue de Racheevskoe, à proximité de Smolensk. Sa tombe, érigée au pied des remparts, près du Bastion Royal, est constamment fleurie — j'en témoigne. Le geste de Napoléon était parfaitement conforme aux usages anciens de la « guerre des princes ».

C'est d'ailleurs le sens que Napoléon donne à la création d'une « noblesse d'empire » qui, dans son esprit, doit remplacer la vieille noblesse devenue une caste fermée, impénétrable aux roturiers. L'historien russe Oleg Sokolov a bien compris quel était le projet napoléonien. « Le sang versé sur le champ de bataille, écrit-il, le sacrifice au nom du bien commun, l'honneur militaire, voilà ce qui devait être, selon l'empereur, le seul fondement de l'élite nouvelle. [...] Napoléon avait offert une chance de revenir aux sources et ouvert la possibilité à tous sans exception de forger leurs armoiries à coups d'épée¹. »

À Borodino, en revanche, l'abominable bataille du 6 septembre 1812 qui, en une dizaine d'heures, vit s'affronter un total de trois cent mille soldats, marqua le triomphe d'un combat sans règles, sans limites, sans la moindre civilité militaire. Une bataille d'extermination sans aucun rapport avec celles de l'Ancien Régime. Au sujet de Borodino, Chateaubriand aura cette formule : « Napoléon a tué la guerre en l'exagérant. » « La bataille

1 — Oleg Sokolov, *Le Combat des deux empires. La Russie d'Alexandre I^{er} contre la France de Napoléon – 1805-1812*, traduit du russe par Michèle Kahn, Fayard, 2012, p. 440.

de Borodino racontée par Tolstoï, a écrit un historien français à l'occasion du bicentenaire de 2012, annonce les immenses massacres du xx^e siècle. En cela, *Guerre et Paix* est aussi le roman de la fin d'un monde, dans lequel la guerre occupait une place centrale parce que, si elle était un mal, elle était aussi une éducation à la vertu et aux qualités les plus élevées¹. » Nombre de théoriciens de la guerre, notamment anglo-saxons, comme Roger Chickering, estimeront que le passage de Valmy (1792) à Hiroshima (1945) se fera de manière logique, progressive mais inéluctable.



J'évoquais plus haut ces moments de l'Histoire où la sauvagerie reprend ses droits tandis que les dispositifs mis au point pour contenir la guerre sautent subitement comme des fusibles. Quelle image devons-nous employer aujourd'hui pour évoquer l'éruption de violence qui se poursuit depuis 2013 et 2014 ? Un jaillissement planétaire, une pandémie abjecte et sans précédent historique, du moins par sa mise en scène, sa visibilité, sa manière d'exhiber et — surtout — de revendiquer une barbarie. Nous cherchons encore nos mots.

Comme beaucoup de mes contemporains, je suis d'abord resté sans voix, et sans idées. L'événement était

1 — Patrice Gueniffey, « 1805-1812, *Guerre et Paix* et les métamorphoses de la guerre », actes du colloque à l'occasion du bicentenaire de la campagne de Russie tenu les 4 et 5 avril 2012 au Centre de conférences ministérielles du ministère des Affaires étrangères, in *1812, la Campagne de Russie*, dirigé par Marie-Pierre Rey et Thierry Lentz, Perrin, 2013, p. 294.

trop énorme, multiple, à la fois répétitif et déroutant. Le volcan, cette fois, avait explosé. Le cratère dont nous contrôlions depuis des siècles et avec attention la lave plus ou moins menaçante avait éclaté. La déflagration projetait sur la planète entière, et jusque dans nos rues, des blocs de roche en fusion, c'est-à-dire de pure violence.

Puis j'ai essayé de me *souvenir*, et de répertorier tant bien que mal ce que j'avais enregistré en une quinzaine de mois. Je me souviens que des femmes irakiennes, syriennes ou nigérianes furent enlevées par centaines, puis violées et — parfois — égorgées. Une fois encore, les femmes payaient dans leur chair et leur dignité un horrible tribut. Je me souviens que soixante-dix ans, presque jour pour jour, après la libération d'Auschwitz, le 27 janvier 1945, on a tué des juifs dans nos rues, incendié des synagogues et profané des cimetières. Je me souviens qu'en Syrie comme en Afrique, on a torturé des enfants avant d'équiper plusieurs fillettes de ceintures d'explosifs pour en faire des bombes humaines. J'ai vu, sur nos écrans, parader des meurtriers qui, en professionnels du spectacle, soignaient la mise en scène de l'horreur : bourreaux cagoulés de noir, couteau brandi, et futurs décapités en tenues orange. Et nos télévisions, si gourmandes de ces images ignobles, et si infantiles dans leur cupidité !

J'ai vu nos décideurs occidentaux stupéfaits de voir ressurgir chez eux, parmi leurs enfants, la violence qu'ils combattaient au loin, très loin derrière l'horizon, sous les ailes de leurs avions de chasse ou dans le viseur de leurs drones. J'ai entendu des débats alambiqués sur « le » terrorisme, l'islamo-fascisme, la radicalisation et

la déradicalisation. Comme tout le monde, j'ai vu apparaître en somme une violence hors-sol, présente partout et nulle part, fondée sur le « vive la mort ! » d'un côté et la terreur sécuritaire de l'autre. Les kalachnikovs, que j'avais vu fonctionner sur les cinq continents, mitraillaient cette fois les rues de Paris ou les quartiers de Marseille, en attendant de terroriser les sous-préfectures de l'Ardèche. Elles *étaient là*, ces armes de guerre, et pour très longtemps. Le pire du pire devenait routine.

À cette violence s'ajoutèrent des signes moins sanglants mais peut-être plus alarmants pour l'avenir. Je pense à ces *boat people* d'un nouveau genre qui fuyaient — et furent toujours — leurs pays dévastés par la guerre, privés d'États, de ressources et de sécurité. Venu du Sahel, d'Érythrée, de Libye, de Tunisie, du Kosovo ou d'ailleurs, ils se noient chaque jour par centaines — ou par milliers — avant d'atteindre les côtes italiennes, maltaises ou grecques. À leur sujet, les trafiquants de chair humaine ne se souciaient même plus de sauver les apparences, comme jadis en mer de Chine. Ils entassaient des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sur des épaves de cargo et les abandonnaient sans équipage ni moteur aux courants méditerranéens, aux tempêtes, et à la mort. À ce dernier stade, celui de la fuite vers la paix, la violence devient maligne comme une tumeur.

Lequel d'entre nous pourrait oublier les images qui nous arrivaient chaque semaine des enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla sur la côte nord du Maroc. Des barrières de sept mètres de haut et huit ou dix kilomètres de long, censées interdire l'accès aux immigrés clandestins,

sont régulièrement prises d'assaut par des centaines, voire des milliers d'Africains qui, en faisant plier le grillage, parviennent à faire passer quelques centaines d'entre eux. Que ferons-nous demain quand cette énorme poussée deviendra plus intense, plus violente, plus irrésistible, ce qui est à prévoir ? Et quelle nouvelle infamie allons-nous découvrir demain ?



Comme tous les Européens, j'ai été bouleversé, abasourdi, secoué par ces horreurs. Ce bombardement imprévisible de lave en fusion ne laissait plus aucun refuge hors d'atteinte. Non seulement la violence et la guerre cessaient d'être contenues mais, ayant pris la main, elles s'infiltraient partout et, à tous, réclamaient rançon. La rançon la plus humiliante fut sans doute le désarroi mental de nos décideurs. En France, il accompagna curieusement un vrai savoir-faire policier auquel chacun rend hommage. On sut vite traquer les jihadistes mais on fut à peu près incapable d'*expliquer* ce que signifiait tout cela, notamment les départs fous vers la Syrie ou l'Irak d'adolescents et d'adolescentes.

Il est vrai que notre gros appareil médiatique continua, comme si de rien n'était, à s'esclaffer à coup de petites blagues, de potins insignifiants et d'humoristes stakhanovistes. Un livre entier serait à écrire sur cette surdité, cette myopie, cet aveuglement de nos démocraties d'opinion quand s'affole la boussole de l'Histoire. Lisons, à ce sujet, cette impertinence de l'écrivain américain

John Dos Passos, à l'approche de la Première Guerre mondiale.

Que nous étions stupides !

« Que nous étions stupides avant la guerre ; la salive que nous dépensions à prôner des révoltes de rien du tout ; comme nous pouffions de petites plaisanteries sur la religion ou le gouvernement ! Et pendant ce temps, dans la cupidité, l'infinie bêtise des hommes, ceci se préparait... »

John Dos Passos, *L'Initiation d'un homme : 1917*, « Folio », Gallimard, 2007 [1996], p. 174.

Que restera-t-il de ces bavardages médiatiques désordonnés ? Je pense à la solennelle intervention télévisée d'un philosophe (Michel Onfray) qui tint à lire sur un ton de procureur quelques sourates du Coran, afin de prouver « texte en main » que l'islam était bien la matrice du terrorisme. Le malheureux ! L'islam pose en effet un problème particulier à la laïcité française, mais faire des sourates du Coran et des hadiths du prophète la source du pire est irréfléchi, on le verra plus loin. Si Onfray prenait la peine de lire quelques passages de l'Ancien Testament ou même des Évangiles, il y retrouverait des injonctions comparables, à côté de passages prescrivant la miséricorde et l'amour.

Mieux encore : tout à sa démonisation de « la » religion, notre flamboyant nietzschéen aurait-il oublié les paroles du *Zarathoustra* qu'il admire ? « Il faut que la

guerre soit sans merci et exempte de pitié. Les seules vertus sont la bravoure et la cruauté, l'audace, la ruse, l'intelligence, en un mot la force. [...] La guerre et le courage ont fait plus de grandes choses que l'amour du prochain¹. »

J'évoquerai plus loin les liens ambigus entre le religieux et la guerre. Une chose est sûre : confrontés à cette abjection terroriste d'un nouveau genre, peu d'observateurs acceptèrent de prendre *réellement* en compte le fait que nombre de ces jeunes jihadistes venaient de familles chrétiennes ou athées, de Bretagne ou de Picardie, et n'avaient avec l'islam que des rapports disons lointains. Quelques rares spécialistes, parmi lesquels Olivier Roy, osèrent rappeler que, s'il posait problème, l'islam n'était pas « l'explication² ». J'y reviendrai.

Au bout du compte, cette déflagration volcanique de la violence nous renvoie d'abord à nous-mêmes. Qu'allons-nous faire ? Saurons-nous rester droits, face à ces torrents de lave, sans devenir nous-mêmes barbares ? Ferons-nous seulement le choix des polices, des grillages et des surveillances ? Serons-nous capables de *réapprendre* à contenir la guerre et la violence, comme quelques civilisations le firent avec patience dans l'Histoire ?

Aurons-nous assez d'audace pour reprendre, comme à ses débuts, le projet insensé et magnifique de « faire société » ? Au reste, en existe-t-il d'autres ? Aurons-nous

1 — Frédéric Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction par Henri Albert, Mercure de France, *Œuvres complètes*, vol. 9, 1903 [sixième édition], p. 63.

2 — Olivier Roy, *En quête de l'Orient perdu*, entretiens avec Jean-Louis Schlegel, Seuil, 2014.

assez de cran et de calme pour regarder en face les monstres qui habitent — aussi — à l'intérieur de nous ? La guerre est une prodigieuse *énigme* dont le feu, une fois encore, revient vers nous. Ne nous dérobons pas !

Ma main tremblait en commençant ce livre que je voulais *vivant*.

Elle ne tremble plus.